

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis VEUILLOT

Pages oubliées - Apostolat domestique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 353-356

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

PAGES OUBLIÉES

Apostolat domestique

— Puisque nous en sommes là-dessus, dit Pierre, il faut que je vous conte de quelle manière la chose m'est arrivée.

C'est ce qu'il y a de plus simple et de plus naturel, et je ne laisse pas d'y voir de quoi se mettre à genoux.

J'ai été élevé, quant à la religion, aussi mal que possible, non seulement dans l'ignorance de la vérité, mais dans le goût, dans le respect,

dans la vénération de l'erreur, et j'achevai mes classes bien muni d'arguments contre Notre-Seigneur et l'Eglise catholique.

Je vécus ensuite en pur enfant de Paris et en vrai citoyen du quartier Montmartre, très occupé de mes affaires, consacrant aux amusements et à la politique tout le temps que je ne donnais pas à la fortune.

Je me mariaï. Dieu permit que je rencontraisse une bonne et honnête créature là où je ne cherchais que de la beauté, de l'esprit et de l'argent. Elevée comme moi, aussi ignorante que moi, ma femme était beaucoup meilleure. Elle avait le sens religieux. Il se développa lorsqu'elle devint mère ; après la naissance de son premier enfant, elle entra tout à fait dans la voie. Quand je songe à tout cela, j'ai le cœur remué d'un sentiment de reconnaissance pour Dieu, dont il me semble que je parlerais toujours et que je ne saurais jamais exprimer. Alors, je n'y pensais point. Si ma femme avait été comme moi, je crois que je n'aurais pas même songé à faire baptiser mes enfants. Ces enfants grandirent. Les premiers firent leur Première Communion sans que j'y prisse garde. Je laissais la mère gouverner ce petit monde, plein de confiance en elle, et modifié à mon insu par le contact de ses vertus, que je sentais et que je ne voyais pas.

Vint le dernier. Ce pauvre petit était d'une humeur sauvage, sans grands moyens ; si je l'aimais autant que les autres, j'étais cependant disposé à plus de sévérité envers lui. La mère me disait : « Sois patient, il changera à l'époque de sa Première Communion. » Ce changement à heure fixe me paraissait fort invraisemblable. Cependant l'enfant commença de suivre le catéchisme, et je le vis, en effet, s'améliorer très sensiblement et très rapidement. J'y fis attention, je voyais cet esprit se développer, ce petit cœur se combattre, ce caractère s'adoucir, devenir docile, respectueux, affectueux. J'admirais ce travail que la raison n'opère pas chez les hommes : l'enfant que j'avais le moins aimé me devenait le plus cher.

En même temps, je faisais de graves réflexions sur une telle merveille. Je me mis à écouter la leçon du catéchisme. En l'écoutant, je me rappelais mes cours de philosophie et de morale, dont j'avais observé la pratique dans le monde, hélas ! sans avoir bien su toujours m'en préserver. Le problème du bien et du mal, sur lequel j'avais évité de jeter les yeux par incapacité de le résoudre, s'offrait à moi dans une lumière terrible. Je questionnais le petit garçon : il me faisait des réponses qui m'écrasaient. Je sentais que les objections seraient honteuses ou coupables. Ma femme observait et ne disait rien. Mais je voyais son assiduité à la prière. Mes nuits étaient sans sommeil. Je comparais ces deux innocences à ma vie, ces deux amours au mien ; je disais : « Ma femme et mon enfant aiment en moi quelque chose que je n'ai aimé ni en eux ni en moi. Ils aiment mon âme ! »

Nous entrâmes dans la semaine de la Première Communion. Ce

n'était plus de l'affection seulement que l'enfant m'inspirait ; c'était un sentiment que je ne m'expliquais pas, qui me semblait étrange, presque humiliant, et qui se traduisait parfois en une espèce d'irritation ; j'avais du respect pour lui ! Il me dominait. Je craignais d'exprimer en sa présence certaines idées que l'état de lutte où j'étais contre moi-même produisait parfois dans mon esprit. Je n'aurais pas voulu qu'il osât les combattre ; je n'aurai pas voulu qu'elles fissent impression sur lui.

Il n'y avait que cinq ou six jours à passer. Un matin, après avoir entendu la messe, l'enfant, vint me trouver dans mon cabinet où j'étais seul.

- Papa, me dit-il, le jour de ma Première Communion, je n'irai pas à l'autel sans vous avoir demandé pardon de toutes les fautes que j'ai faites et de tous les chagrins que je vous ai causés, et vous me donnerez votre bénédiction. Songez bien à tout ce que j'ai fait de mal pour me le reprocher, afin que je ne le fasse plus, et pour me pardonner

- Mon enfant, répondis-je, un père pardonne tout, même à un enfant qui n'est pas sage, mais j'ai la joie de pouvoir te dire que, en ce moment je n'ai rien à te pardonner. Je suis content de toi. Continue de travailler d'aimer le bon Dieu, d'être fidèle à tes devoirs ; ta mère et moi nous serons bien heureux !

- Oh ! papa, le bon Dieu qui vous aime tant me soutiendra, pour que je sois votre consolation comme je le demande. Priez-le bien pour moi, papa.

- Oui, mon cher petit enfant.

Il me regarda avec des yeux humides et se jeta à mon cou. J'étais moi-même fort attendri.

- Papa, continua-t-il

- Quoi, mon cher enfant ?

- Papa, j'ai quelque chose à vous demander.

Je le voyais bien, qu'il voulait me demander quelque chose, et ce qu'il voulait me demander, je le savais bien ! Eh bien ! faut-il l'avouer ? J'en avais peur. J'eus la lâcheté de profiter de ses hésitations.

- Va, lui dis-je, j'ai des affaires en ce moment. Ce soir ou demain tu me diras ce que tu désires, et si ta mère le trouve bon, je te le donnerai.

Le pauvre petit, tout confus, manqua de courage. Après m'avoir embrassé encore, il se retira doucement, décontenancé, dans une petite pièce où il couchait, entre mon cabinet et la chambre de sa mère. Je m'en voulus du chagrin que je venais de lui donner, et surtout du mouvement auquel j'avais obéi. Je suivis ce cher enfant sur la pointe des pieds, afin de le consoler par quelque caresse si je le voyais trop affligé. La porte était entr'ouverte. Je regardai sans faire de bruit. Il était à genoux devant une image de la Sainte Cierge : il pria de tout son cœur. Ah ! je vous assure que j'ai su, ce jour là, quel effet peut produire sur nous l'apparition d'un ange !

J'allai m'asseoir à mon bureau, la tête dans mes mains, prêt à pleurer. Je restai ainsi quelques instants. Quand je relevai les yeux, mon petit garçon était devant moi avec une figure tout animée de crainte, de résolution et d'amour.

- Papa, me dit-il, ce que j'ai à vous demander ne peut se remettre, et maman le trouvera bon ; c'est que le jour de ma Première Communion, vous veniez à la sainte table avec elle et moi : ne me refusez pas, papa, faites cela pour le bon Dieu qui vous aime tant !

Je n'essayai pas de disputer davantage contre ce grand Dieu qui daignait ainsi me contraindre. Je serrai mon enfant sur mon cœur.

- Oui, oui, lui dis-je en pleurant, oui, mon enfant, je le ferai. Quand tu voudras, aujourd'hui même, tu me prendras par la main, tu me mèneras à ton confesseur et tu lui diras : « Voici mon père. »

Louis VEUILLOT.